

Tzvetan Todorov

SE LIBERER DE L'ENNEMI

Des voix s'élèvent de plus en plus souvent de nos jours qui cherchent à "nous" mettre en garde contre l'apparition d'un nouvel ennemi, désignés par des étiquettes diverses, mais dont la plus commune semble être l'*islamo-fascisme*. Il s'incarne tantôt dans des Etats musulmans menaçants, tantôt dans des organisations internationales comme Al-Qaida, tantôt simplement dans la population musulmane des pays européens, qui pourrait, dit-on, devenir bientôt majoritaire, au moins dans certaines grandes villes. La dénonciation de ce danger venu d'ailleurs est traditionnelle dans le discours de l'extrême droite, mais on la trouve aujourd'hui dans des cercles plus larges, politiques ou intellectuels, où l'on fustige l'angélisme et la naïveté d'une bonne partie de l'opinion publique, qui conduisent à une attitude de passivité et de tolérance excessive : en refusant la guerre, on prépare sa propre défaite.

Le terme d'"ennemi" a une signification claire et simple lorsqu'il est appliqué à une situation de guerre : il désigne le pays dont l'armée tente de conquérir le nôtre et qui est par conséquent prête à nous anéantir ; en réponse, nous-mêmes cherchons à neutraliser et détruire l'ennemi. Le meurtre cesse alors d'être crime et devient devoir. Les régimes totalitaires faisaient cependant un usage bien plus large du terme ; dans mon enfance communiste, on entendait parler d'ennemis tous les jours, alors même qu'on vivait en paix. Le manque de succès économiques était invariablement imputé aux ennemis extérieurs, dont les principaux étaient les impérialistes anglo-américains, et aux ennemis intérieurs, espions et saboteurs, nom attribué à tous ceux qui ne manifestaient pas assez d'enthousiasme pour l'idéologie marxiste-léniniste. Le régime totalitaire imposait le vocabulaire guerrier aux situations de paix et n'admettait pas de nuances : toute personne différente était perçue comme un adversaire, tout adversaire comme un ennemi - qu'il était légitime, voire louable, d'exterminer, telle une vermine.

L'effondrement des régimes communistes n'a pas fait disparaître la perception de la vie internationale comme combat contre l'ennemi. Il est apparu que les anciens ennemis avaient intériorisé sa logique ; la mise à l'écart d'un ennemi particulier les aura poussé à la recherche d'un nouveau candidat pouvant jouer le même rôle. Les dirigeants des Etats-Unis et leurs conseillers croient partir d'un postulat incontestable : "*Hair fait partie de l'humanité de l'homme. Pour nous définir et nous mobiliser, nous aurons besoin d'ennemis*" (Huntington). C'est l'islamisme radical qui est apparu comme le mieux qualifié pour assumer cette fonction éternelle ; il faut dire que les idéologues islamistes avaient depuis fort longtemps divisé pareillement le monde entre eux-mêmes et leurs ennemis mortels,

identifiés la plupart du temps avec Israël et les Etats-Unis, le Petit et le Grand Satan...

On pourrait d'abord reprocher à cette vision du monde ses insuffisances morales et intellectuelles. La haine est certes un sentiment humain, mais il ne s'ensuit pas qu'un ennemi est indispensable à toute affirmation de l'identité - ni individuellement, ni collectivement. Pour se définir, et d'ailleurs pour vivre, tout être humain doit se situer par rapport aux autres hommes, mais cette relation ne se réduit pas à la guerre : aimer, respecter, demander la reconnaissance, imiter, envier, rivaliser, négocier n'est pas moins humain que haïr. Comme toute vision manichéenne qui exclut les positions tierces, la division de l'humanité en amis et ennemis tend à transformer un groupe humain en bouc émissaire, responsable de tous nos maux. En appliquant la notion d'"ennemi" au-delà des situations de guerre, on risque de plus de brouiller la séparation entre morale (ou religion) et politique, qui est l'une des plus précieuses conquêtes de l'ordre démocratique, séparation dont nous déplorons le manque chez les fondamentalistes religieux. Décrire nos adversaires politiques ou économiques comme éléments d'un "axe du mal" participe de cette confusion déplorable.

La réduction des rapports internationaux au couple "alliés-ennemis" est de plus loin d'assurer la victoire de l'idéal qu'on voulait défendre. A force de voir l'ennemi partout, il se produit une surenchère malsaine dans le choix de moyens, que Germaine Tillon avait stigmatisée à l'époque de la guerre d'Algérie dans un livre au titre révélateur, *Les Ennemis complémentaires*. Aujourd'hui les attentats terroristes contre les Etats-Unis justifient aux yeux de leur gouvernement la torture systématique dans la prison d'Abou Ghraïb ou dans le camp de Guantanamo, et l'abandon des principes qui fondent l'Etat de droit ; attitudes qui, à leur tour, légitiment aux yeux de leurs ennemis de nouveaux actes terroristes, encore plus meurtriers. Ainsi chacun sert de bonne conscience à l'autre.

Le résultat est une contamination par le mal qu'on voulait combattre, un recul des valeurs démocratiques qu'on cherchait à défendre. Si pour vaincre l'ennemi on lui emprunte ses caractéristiques les plus hideuses, c'est quand même lui qui aura gagné. Auprès de l'adversaire, les avantages obtenus par une brutalité accrue sont plus que compensés par la perte de prestige moral et politique. En même temps, l'enfermement dans une opposition frontale condamne l'ennemi à des actes de plus en plus extrêmes : témoin l'évolution du conflit israélo-palestinien. Ceux que nous stigmatisons comme des ennemis sont humains comme nous, rationnels comme nous ; il ne suffit pas, pour s'en protéger, de mettre en danger leur existence même.

Comment échapper à l'engrenage où nous entraîne le modèle de l'ennemi, projeté sur la complexité du monde ? En ne se contentant pas de changer d'ennemi (avant-hier le capitalisme mondial, hier le

communisme, aujourd'hui l'"islamo-fascisme"), comme le font les anciens gauchistes devenus faucons, défenseurs agressifs du "monde libre", mais en renonçant à la pensée manichéenne elle-même. En déplaçant aussi l'accent de l'acteur à l'acte : plutôt que de figer les identités collectives en essences immuables, on s'attachera à l'analyse des situations, toujours particulières. On a tout à y gagner : ce ne sont pas les identités hostiles qui provoquent les conflits, mais les conflits qui rendent les identités hostiles. Les peuples ont une identité multiple et malléable, alors que les guerres les obligent de s'en tenir à une dimension unique, chacun engageant tout son être dans la lutte pour vaincre l'ennemi. Les situations, elles, ne se laissent pas enfermer dans des oppositions simplistes et restent irréductibles aux catégories du bien et du mal. L'image du monde comme une guerre de tous contre tous n'est pas seulement fautive, elle contribue aussi à le rendre plus dangereux.